

«À Damas, on s'habitue à vivre avec l'incertitude de la guerre»



Une colonne de fumée suite à l'explosion d'une épicerie de la rue Al Qosour el Jadid. Image prise depuis l'Al Qosour Square le 20 janvier 2014 et recueillie sur K.N.N, le profil facebook d'habitants du quartier de Qasaa.

Damas, l'une des plus ancienne ville du Sham, est le théâtre quotidien d'échanges de tirs entre les rebelles et l'armée du régime de Bachar el-Assad. Les vagues d'oiseaux qui ornaient habituellement le ciel de la capitale syrienne font aujourd'hui place à des colonnes de fumée. Malgré cette tragédie, la ville reste vivante avec ses rues bondées de monde et saturées par la circulation. Voix d'Exils a réussi à entrer en contact avec quelques damasquins qui témoignent de leur quotidien dans cette ville meurtrie par presque quatre années de conflit.

Le Haut-Commissariat aux droits de l'Homme de l'ONU dénombre 39'393 personnes assassinées à Damas ville et campagne pour 2'600'000 habitants depuis le début du conflit. Selon un sondage réalisé par «The Economist, Intelligence Unit», une société indépendante rattachée au groupe The Economist, qui classe les villes en fonction de 30 critères (incluant

notamment la stabilité, le système de santé, la culture, l'environnement, l'éducation et les infrastructures), Damas arrive en dernière position du classement sur les 10 villes les moins agréables à vivre en 2013.

Étudier sous les bombes

Chaque matin, les habitants de Damas se réveillent dans le fracas des tirs et des bombardements. Ils s'informent alors auprès de leurs voisins ou à travers les réseaux sociaux pour vérifier si leur lieu de travail et les établissements scolaires fréquentés par leurs enfants sont loins de tout danger. «J'ai peur et je me culpabilise à chaque fois que j'envoie mes enfants à l'école sous les tirs des chars et les roquettes» confie Diana, mère de deux enfants et habitante du quartier Qasaa au nord-est de Damas. Elle prend beaucoup de précautions avant d'envoyer ses enfants à l'école, surtout que l'établissement scolaire voisin du leur a été frappé par une roquette une semaine auparavant. Quant à Marwan, opticien, père de quatre enfants et résident du quartier de Sha'alan (nord-ouest de Damas), il veut rester à Damas malgré les difficultés, mais il a surtout peur pour ses enfants. «Ils n'ont pas la chance de vivre dans un environnement stable et sécurisé. Malheureusement, je n'ai pas la possibilité de les envoyer à l'étranger».



Les quartiers de Damas.
Source: mapcarta.com

Les enfants sont les premières victimes de cette guerre manigancée par des criminels. Ils trouvent ni stabilité ni sécurité et ils manquent de conditions minimales pour étudier et jouer. Ils sont frappés par la pénurie de médicaments, le manque d'eau potable et de combustible, surtout en hiver. Mais le plus insupportable pour eux est sans doute la crainte permanente de perdre à tout moment un proche, un ami ou un

enseignant.

Pour sa part, Kinan, étudiant à l'Université de Damas et habitant du quartier de Barzeh au nord de Damas, il peine à potasser ses cours le soir. «Il n'est pas facile de planifier son temps pour ses études parce que les heures d'approvisionnement en électricité changent toujours». Puis il conclut en rigolant : «l'électricité vient chez nous comme un visiteur».



Des étudiants attendent le bus en face de l'Université de science informatique de Damas, devant la route qui conduit à l'aéroport. Source : Image prise le 11.11.2014 par une connaissance de Rama.

Survivre à la file d'attente

La guerre a détruit une grande partie de la ville et la vie devient de plus en plus chère. Les prix des produits d'importation ont triplé et sont difficiles à trouver. Même les produits locaux ont vu leurs prix doubler, alors que les salaires ont stagnés. Mohamad, habitant de Baramkeh, quartier plutôt privilégié et sécurisé de Damas, affirme «qu'on a l'impression que c'est un pays à feu et à sang. Pour la majorité des gens qui vivent ici, au centre-ville comme moi, on souffre surtout de l'augmentation du prix du gaz et moins des explosions en bas de la rue».

L'un des problèmes récurrent que rencontre Maher, habitant du quartier de Tijara au nord-est de Damas, c'est faire le plein de sa voiture. Il est obligé, à chaque fois, de faire la queue depuis minuit devant l'une des rares station-service ouverte,

car c'est l'heure de la livraison du carburant. La file d'attente est devenue, en fait, le quotidien des damasquins, surtout devant les boulangeries et les centres de distribution de bouteilles de gaz. Ce qui les expose à un danger permanent, puisqu'à plusieurs reprises, ces files d'attente ont été la cible de bombardements.



Le trafic durant la matinée dans la rue Shoukry Al Qouwatly entre l'hôtel Four Seasons et la rivière Barada. Image recueillie sur K.N.N, le profil facebook d'habitants du quartier de Qasaa.

Des rues et des transports publics bondés

La circulation dans la ville est de plus en plus difficile et les habitants ont beaucoup de peine à se rendre d'un lieu à l'autre. Dareen, résidante du quartier de Mouhajrin, à l'ouest de Damas, mettait auparavant environ 25 minutes pour se rendre depuis chez elle jusqu'au quartier d'Al-Mazzeah, au sud-ouest de Damas, où se trouve son travail. Elle parcourt aujourd'hui, pour le même trajet, quelques heures à cause des nombreux check-points lors desquels les voitures sont fouillées par les soldats pour s'assurer qu'elles ne dissimulent pas de bombes. Les transports publics sont toujours bondés et les rues sont constamment gorgées de piétons ; phénomène observé depuis le déplacement forcé des habitants des régions périphériques en ville.

Réflexes de survie

Pour faire face à cette situation dramatique vécue au quotidien par les damasquins, ils développent des stratégies

de survie qui leur permettent de s'adapter à cette incertitude permanente. Selon Boushra, mère de deux enfants et habitante du quartier de Mazzeh, «la crainte a fait de moi une personne plus forte qui aime la vie encore plus qu'avant». Quant à Fadi, médecin, père de trois enfants et résident du quartier de Bab Touma, à l'est de Damas, il s'exclame que «malgré les explosions on doit vivre. Ça c'est la vie ! Malgré ce changement, on s'habitue à vivre avec cela». Pour Rana, résidente du quartier de Dwel'a, au sud-ouest de Damas, la source du bonheur dans un pays qui vit la guerre est différente. Malgré les drames et les pressions autour d'elle, elle se considère «privilegiée et heureuse, lorsqu'aucun membre de (sa) famille ni tué, blessé ou enlevé!».

Malgré les combats, les assassinats, les pénuries et les kidnappings, les damasquins s'adaptent et gardent l'espoir de mener à nouveau un jour une vie à peu près normale.

Amra

Membre de la rédaction vaudoise de Voix d'Exils